

1946, De Falstad à Kirn

Nous sommes tous coupables.

Nous avons acquiescé à notre rêve d'une Allemagne trônant sur le Monde. Nous avons fermé les yeux devant les vies que nous écrasions sous nos bottes, nous avions applaudi aux massacres qui permettaient nos victoires. Certains ont choisi, comme moi, de taire leur répulsion et de laisser faire, préoccupés par leur petite vie, par leurs petites choses, par leur petit bonheur. Ceux-là, coupables par association, ont fait semblant, grisés tout de même par l'odeur du sang des vaincus. D'autres encore y croyaient vraiment et devraient craindre, aujourd'hui, la fureur de ceux qui nous ont matés, du moins s'il leur reste un gramme de lucidité. Quoi qu'il en soit, tous devraient être en mesure de constater leur grande culpabilité devant ce qu'on sait maintenant de notre ignominie, telle qu'elle s'est traduite par nos gestes barbares et par les millions de vies que nous avons volées au nom de notre minable grandeur.

Pourtant, lorsqu'on se réunit devant notre caserne pour le décompte quotidien des prisonniers, on croise encore de ces fanatiques qui nous frappent d'un *Heil Hitler* bien senti, même si ce salut abject a été formellement interdit par les autorités du camp, persuadés qu'ils sont que leur incarcération ne serait qu'un creux de vague dans l'Histoire et que bientôt, le Reich se relèverait et que la Grande Allemagne poursuivrait sa marche inexorable vers une victoire qui lui revenait de droit. Quels cons tout de même : Hitler est mort, Himmler aussi, Göbbels s'est suicidé dans sa cellule après avoir été condamné à la pendaison pour les crimes que nous avons tous commis sous ses ordres, et, du moins d'après ce qu'on nous en savons, toutes les autres pourritures nazies qui nous ont dirigés

vers ce merdier collectif ont été jugées et exécutées, se sont suicidées ou croupissent en prison, comme nous, d'ailleurs, qui attendons notre sort. Ne reste de mon pays que les cendres encore chaudes de nos villes détruites et que la honte d'un peuple défait.

Nous la méritons, cette honte. Il s'agit d'une honte nécessaire, salvatrice, pour que la haine ne puisse plus jamais renaître des cendres de notre défaite. À la première Grande Guerre, nous n'avions pas compris. Bien que nous ayons été vaincus par nos adversaires, nous croyions encore à notre suprématie, nous avions perçu les conditions de la reddition imposées à notre pays et à notre peuple comme un affront et nous avions rêvé d'un retour vers la lumière, persuadés que nous étions que l'Allemagne devait un jour mener le monde. C'est à cause de nous, de nos illusions et de nos rêves vaniteux que Hitler a pu construire cet ignoble Reich.

Et maintenant, nous sommes devant son œuvre détruite, abasourdis par notre bêtise.

Hier, lors du décompte, on m'a appris que mon nom figurait parmi la dizaine des prisonniers qui devaient être interrogés. D'après ce que j'en ai compris, les autorités du camp souhaitaient établir le niveau de responsabilité de chacun d'entre nous en regard des atrocités que nous avions commises au nom du Reich. Personne ne parlait vraiment de ces rencontres, malgré le fait que le manège des interrogatoires tournait depuis plusieurs semaines déjà et que, parfois, on remarquait que tel un ou que tel autre, généralement un fanatique, ne revenait pas à son block après avoir été rencontré. Je n'ai pas eu connaissance de mauvais traitements ou de torture, seulement de prisonniers qui ne revenaient pas.

Aujourd'hui, c'était mon tour. J'attendais donc, assis en silence avec les autres appelés sur un grand banc de bois devant la caserne 1, tentant de contrôler une anxiété qui me tenaillait. Depuis la capitulation, j'avais été, somme toute, assez bien traité. Bien sûr,

j'avais faim, bien sûr mon corps peinait à l'ouvrage quotidien qu'on exigeait de lui, mais je n'avais pas été battu et on ne me traitait pas avec le mépris que j'aurais mérité. Tout de même, je croyais qu'aujourd'hui, tout pourrait basculer.

On m'amena bientôt dans une pièce sans fenêtre comportant une table de bois avec une chaise droite d'un côté pour moi et une autre, face à moi, pour le moment vide. Dans la pénombre, je distinguais sur cette table un dossier qui semblait rempli de papiers, un livre écorné orné d'une croix, je présume qu'il s'agit d'une Bible, une plume dans son encier et un calepin de notes. Il y avait aussi une lampe de bureau, éteinte. Au coin de la pièce, j'entrevoyais ce qui me semblait être une autre table, un peu plus haute que la précédente, plus petite aussi. Ça ne sentait qu'un mélange de sueur, de vieux dossiers et de poussière, odeurs habituelles d'un endroit fréquenté uniquement par des hommes peu soucieux des tâches domestiques. Je présumai donc qu'on ne torturait personne ici, ce qui m'apaisa quelque peu. On me demanda de m'assoir sur la chaise de bois et d'attendre en silence, ce que je fis.

Au bout de quelques minutes, un homme en civil vint s'assoir devant moi, accompagné d'un jeune officier de police norvégien, du moins d'après ce que je pouvais en déduire de son accoutrement trop grand pour lui, qui resta debout. L'homme, silencieux, alluma la lampe sur la table, me regarda longuement, puis tira la première feuille du dossier et la posa devant lui.

Herr Josef Klören, Nazioffizier und Propagandalehrer, stimmt das?

L'homme s'adressait à moi dans un allemand impeccable, si bien qu'il m'était impossible de savoir d'où il venait vraiment, ce qui m'angoissait. Existait-il cette terrifiante possibilité que le Reich soit encore actif et que la marche vers la résistance soit déjà

amorcée? La chose paraissait incroyable, mais tant de choses incroyables se sont produites ces dernières années. Aussi, je choisis de répondre prudemment. *Je m'appelle bien Josef Klören. Je suis un enseignant, et j'ai joint l'armée de mon pays qui était en guerre. On m'a envoyé en Norvège pour faire mon métier d'enseignant.*

L'homme parût contrarié par ma réponse. Il me regardait durement, droit dans les yeux. *Vous êtes un Nazi chargé de la propagande auprès des enfants norvégiens, voilà ce que je vous demande de me confirmer.* Le ton froid et sec n'invitait pas à l'argumentation.

Je lui ai répondu calmement : *Je suis un enseignant allemand. J'ai fait ce qu'on m'a demandé de faire, comme tous les soldats dans toutes les armées.* Je n'allais certainement pas lui révéler ce que je pensais vraiment. Le silence a sauvé ma vie jusqu'à maintenant, de même qu'il a permis à mon épouse et à mes chers enfants, dont je m'ennuie tant, de passer au travers de cette guerre maudite sans trop de heurts, du moins j'ose encore l'espérer.

L'homme soupira. Il adressa quelques mots en Norvégien au jeune officier. Ensemble, ils se rendirent à la seconde table, qu'ils amenèrent près de moi. Le meuble semblait lourd. À la lueur de la lampe, j'ai pu remarquer les courroies attachées à chacune de ses pattes, de même que les renforcements inhabituels de sa structure. Ce meuble me faisait peur.

Alors que le jeune officier reprenait sa place derrière la chaise de l'homme qui me questionnait, ce dernier se pencha vers moi et me dit à l'oreille : *Tu sais sans doute à quoi sert ce banc, n'est-ce pas?* Je l'ignorais, aussi j'ai fait signe que non de la tête. *Non? alors je vais te raconter une histoire. Sois sans crainte, je ne te ferai pas mal. Je tiens toutefois à te dire que si tu quittes cette pièce seul avant que je t'autorise à le faire, il y a un garde*

de l'autre côté de la porte qui t'abattra sans hésiter. Alors reste bien assis et écoute-moi attentivement.

L'homme se redressa et vint s'installer devant moi, de l'autre côté de l'étrange table. *Normalement, je te demanderais de te déshabiller complètement, mais, pour toi, je ne crois pas que ce sera nécessaire. Cependant, j'insiste pour que tu t'imagines nu, devant moi. Tu comprends?* Il y eut une longue pause, l'homme me fixant des yeux comme pour s'assurer qu'effectivement, dans ma tête, je me dépouillais de mes vêtements devant lui. Il reprit : *Maintenant, lève-toi.* J'avais chaud, je tremblais, mes jambes hésitaient à obéir. *Lève-toi maintenant!* me cria-t-il. Je me levai d'un bond, terrorisé. L'homme poursuivit, plus doucement : *C'est bien. Rappelle-toi que, si tout va bien, je ne te ferai pas de mal. Maintenant, penche-toi vers l'avant, et couche ton torse sur le banc.* Je m'exécutai. *Tu vois, il est de la bonne hauteur pour que tu n'aies pas à plier tes genoux. Maintenant, je vais me servir de ces courroies pour attacher tes chevilles et tes poignets.* Il se leva et fit semblant de le faire, lentement, tout en poursuivant son explication. *Je te rappelle que tu es nu, que tu es un prisonnier de guerre et que j'ai des questions à te poser. J'attends des réponses claires, nettes, précises et, surtout, je veux la vérité. Alors je répète : tu es un fier nazi, n'est-ce pas?*

Je ne savais pas quoi dire. Ma position était inconfortable et quoique j'étais habillé, m'imaginer nu, attaché et vulnérable devant mon interrogateur comportait quelque chose de profondément humiliant. D'un souffle court, je répondis qu'effectivement, j'étais membre du Parti national-socialiste des travailleurs allemands, comme la majorité des enseignants allemands.

Encore une fois, tu ne réponds pas à la question, me lança durement l'homme en civil. Je sais que tu es allemand, je sais que tu es enseignant, et je sais ce que tu es venu faire en Norvège. Ce que je veux savoir est, et je te le répète une dernière fois : es-tu un nazi? L'homme prit quelques pas de recul, et reprit d'une voix plus posée : constatant que tu ne veux pas me répondre, je vais te parler de ce banc. Nous en avons trouvé quelques-uns dans ce camp alors qu'il était utilisé par ton armée comme camp de travail pour la résistance norvégienne. Lorsqu'un résistant était capturé, ses premières heures au camp de Falstad se déroulaient généralement sur ce banc. On le déshabillait, on l'attachait par ces courroies que je t'ai montrées, dans la position exacte où tu es, et on le questionnait. S'il ne répondait pas, on avait tout loisir de le battre jusqu'à ce qu'il perde conscience. Comme il était confortablement installé et qu'il ne pouvait ni tomber, ni se protéger, la méthode était particulièrement efficace : on pouvait même contrôler jusqu'où aller pour causer le plus de douleur possible, arrêtant tout juste avant la perte de conscience; il était enfin possible d'accorder des pauses au supplicié et de reprendre les questions ou les coups quand on le souhaitait. En outre, on avait accès au dos, aux jambes, au derrière de la tête, à l'anus. Bref, ce banc est une merveille d'ingénierie allemande, ne trouves-tu pas?

J'avais mal au cœur.

Rassieds-toi, qu'il me dit sèchement. J'ai autre chose à te montrer. Alors que je reprenais mon souffle et ma chaise, l'homme en civil s'installa devant moi et prit d'autres documents de son dossier. Avant de continuer notre entretien, je vais partager avec toi quelques photos souvenirs de ta sale guerre. Regarde celle-ci. Devant moi, l'homme posa une photo où on voyait un enchevêtement de cadavres décharnés et nus. Il y en avait des centaines. On voyait, à l'avant plan, un officier allemand au garde-à-vous, visiblement fier

d'être ainsi immortalisé. On devinait également sans problème les conditions atroces qui avaient mené au décès de ces pauvres hommes, tant ils étaient maigres et tant leurs visages étaient crispés dans une expression quelque part entre la terreur et la souffrance pure. *Voilà ce qu'ils ont fait, les nazis comme toi. Dans le tas, il y a surtout des juifs, mais je présume qu'il y a aussi des tsiganes, des soldats prisonniers de guerre, des intellectuels, des homosexuels ou je ne sais trop lesquels des autres humains que vous jugiez indignes de votre race. On a fait travailler ces gens-là dans un camp, comme ici, jusqu'à ce qu'ils en crèvent. Joli portrait à envoyer à sa douce, ne trouves-tu pas?*

L'homme me montra un second cliché. On y distinguait une autre pile de corps nus, cette fois des femmes de divers âges, dans une grande pièce sans fenêtre. *Et ça, tu reconnais? Tes amis ont inventé ce truc. Quand on amenait des femmes dans les camps, il était plus simple de s'en débarrasser dès leur arrivée. Aussi, on leur disait d'aller se laver et on les enfermait dans cette pièce. Tu vois, là, c'est comme un pommeau de douche, sauf que le truc servait à remplir la pièce de Zyklon B. Tu connais probablement, c'est un pesticide à base d'acide cyanhydrique. Très efficace, malgré le fait que ce gaz soit plus lourd que l'air. Ce sont donc les petites personnes qui succombaient en premier, les plus grandes devaient grimper sur les corps pour espérer survivre quelques minutes de plus. Tout de même, elles finissaient par mourir elles aussi. De toute manière, les corps aboutissaient tous en fosse commune, sans vérification préalable quant à leur décès. Tu connais le principe : une couche de corps, un peu de chaux, une autre couche de corps, encore un peu de chaux. Aussi, si par un malheureux hasard tu avais survécu au gaz, tu ne survivais pas à la fosse.*

L'homme fouilla encore parmi les documents devant lui pour en extirper une autre image de notre œuvre sinistre. Je ne voulais pas voir; aussi, je m'étais fermé les yeux et avais baissé la tête. *Regarde!* qu'il me cria. J'ai ouvert mes yeux, et le regardai fixement. L'homme reprit son calme. *Tu regardes et tu écoutes attentivement. C'est tout ce que je te demande pour le moment.* Il pointa la troisième photo et poursuivit. *Ce cliché provient de Dachau, dans ton pays de merde. Comme les fosses ne suffisaient plus pour enterrer tous ces gens que tes amis ont assassinés, les nazis comme toi ont construit des fours pour brûler les corps. On récupérait les vêtements, les verres, même les dents en or et puis on brûlait le reste. Le problème est qu'il y en avait tellement qu'à la fin de la guerre, tes amis n'avaient plus le temps nécessaire pour leur petite besogne et que les corps s'empilaient aux portes des fours. Tu vois, ici, c'est le bâtiment où quatre fours étaient utilisés pour brûler les prisonniers morts et là, c'est un wagon rempli de corps à brûler. Quand les Américains sont arrivés à Dachau, il n'y avait plus personne, mais il y avait ces corps empilés, et ces fours, encore chauds.*

Bien sûr, j'avais entendu parler des camps. Il y en avait partout, c'était normal, il fallait bien s'occuper des prisonniers de guerre. Cependant, l'horreur de ce qu'on me montrait ne faisait pas de sens. J'imaginais déjà que la chose finirait par être connue du monde entier et je ressentais avec acuité toute la honte que mon peuple aurait à porter. C'était bien davantage que la honte de l'envahisseur défait, celle que j'avais imaginée déjà et qui était nécessaire pour qu'une paix durable s'installe en Europe. Nous avions été des monstres, nous avions permis des choses monstrueuses. Notre honte sera, elle aussi, monstrueuse.

Je fixais, tête basse, les trois clichés qu'on m'avait montrés. J'étais incapable de m'en détacher.

L'homme en civil m'interpella. *Josef Klören, maintenant que tu as vu ces photos, et que tu as entendu une toute petite partie de ce que ton peuple a fait, dis-moi : es-tu un Nazi?* J'ai alors choisi de briser le silence et je lui ai tout raconté : notre choix de nous taire, de faire semblant, mon adhésion au NSDAP visant à préserver mes priviléges d'enseignant et éviter de servir au front, ma famille conçue à la hâte, protégeant ma femme et permettant de témoigner par notre fertilité de notre fidélité au régime. J'ai ajouté que j'avais été un lâche, que j'aurais dû joindre la résistance, comme ma femme le souhaitait, mais, au moins que j'étais vivant et que ma famille était, selon ce que j'en savais, saine et sauve et que non, je n'étais pas un Nazi et que je n'aurais jamais, en mon âme et conscience, cautionné des gestes tels que ceux commis par les miens, si j'avais su l'ampleur de nos crimes.

Et maintenant, Josef Klören, que veux-tu faire?

J'ai relevé la tête et lui ai répondu, droit dans les yeux : *Je veux rentrer chez moi. Je veux retrouver ma famille et reprendre mon emploi dans ma classe, auprès de mes élèves. Je veux élever mes enfants, pour en faire des personnes intelligentes, sensibles et responsables. Je ne veux plus de guerre. En fait, je ne l'ai jamais voulue.*



Papa arrivera bientôt. C'est ce que Maman m'a dit.

Je suis chanceux, paraît-il, parce que depuis la guerre, des papas, il n'y en a pas des masses. On verra bien... Il faut que je te dise que les souvenirs de mon père sont de plus en plus diffus; aussi, je ne suis pas certain que son retour mène à du meilleur pour mes

sœurs et moi. Je me rappelle tout de même que, pendant la guerre, papa venait parfois nous voir, quelques jours. On parlait peu, mais il y avait des étreintes, peut-être une gâterie, quand c'était possible. Plus loin encore dans ma mémoire, je me souviens des promenades, des voyages dans le temps, qu'il disait, avec mon père. Maman et mes sœurs, trop petites pour une telle excursion, restaient à la maison ou se contentaient d'une ballade le long de la Josef-Görres-Strasse, alors que papa et moi empruntons le *zum kallenfels hof* pour se rendre au château perché de Kallenfels. Et là, il me racontait son histoire. Il me parlait de grands seigneurs qui y vivaient et qui assuraient la paix et l'ordre le long de la Nahe. Il me pointait le donjon haut perché, d'où nul brigand ne s'était jamais échappé, peut-être même hébergeait-il encore les restes desséchés d'un de ces malfrats liés à la pierre par ses fers toujours fermés sur des chevilles qui n'étaient plus qu'ossements couverts par la toile d'un mauvais pantalon, un prisonnier qu'on avait oublié et qui témoignait du sort qui doit être réservé aux vilaines personnes. Mon père prétendait aussi que jamais le château n'avait souffert des affres de la guerre, trop bien construit et défendu trop hardiment par les valeureux chevaliers Rhénans pour que quiconque souhaite en envisager la conquête. Il aura fallu, selon lui, l'abandon du château au profit de fortifications plus avancées pour que l'ouvrage soit déserté et que l'occupation française en souille l'intégrité par un sauvage et inutile dynamitage.

J'étais un tout petit, à ce moment-là, mais je comprenais ce que mon père voulait me dire : il me parlait de l'amour qu'il portait en lui envers son pays et son peuple. Je croyais déjà qu'il y a quelque chose de particulier dans le fait que je sois allemand, aussi il y avait comme une résonnance dans les propos de mon père que je saisissais avec acuité. N'étions-nous pas, il y a si peu de temps, en guerre et sur le point de conquérir le monde ?

N'y avait-il pas dans cette posture guerrière la reconnaissance intrinsèque de la supériorité de notre origine? À la maison, on ne parlait pas de ces choses-là, mais partout ailleurs, on ne parlait que de ça : notre victoire imminente, notre grandeur, notre inventivité, notre force, notre droit historique sur tous ces inférieurs qui tentaient de nous ravir notre territoire vital?

Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé, mais je sais maintenant que nous avons perdu la guerre. Je sais qu'il nous manque de tout. Je sais que le Führer est mort. Je sais que les bombes des Américains ont détruit des maisons de mes amis et des tas d'autres ouvrages. Je sais que j'ai craint de mourir, plus d'une fois, caché dans un ponceau avec Maman et mes sœurs ou terré sous ma couette, ridicule rempart entre moi et la réalité des engins qui rasaient nos toits.

Il y a aussi plein d'autres choses que j'ignore, mais j'essaie de ne pas trop y penser. Papa revient à la maison, peut-être que tout ira mieux après.



Tous des imbéciles!

Klaus Eberhard arpétait furieusement les corridors de son école maintenant désertée tant par les élèves, libérés de leur charge scolaire pour l'été que par les autorités de la Mairie, ayant rapatrié ses locaux de la *Kirschstrasse*. En outre, les travaux visant le démantèlement de l'hôpital militaire ayant accaparé le grand bâtiment de la *Dominikschule* s'étaient achevés avec l'année scolaire, aussi ses après-midis ne seraient plus agrémentés des discussions animées qu'il partageait avec le *Regimentsarzt*, un fier allemand dûment persuadé, comme lui, de la grandeur de l'œuvre conduite par le Führer. Aussi, la *Nei Schul*,

car c'est ainsi que son école était désignée par les habitants de Kirn malgré sa fondation en 1905, n'abritait plus que lui et que sa colère.

Eberhard venait d'apprendre, par la bouche fétide d'un officier français dont l'allemand tout au plus approximatif témoignait de son insignifiance, que les travaux devant conduire à la dénazification de son école tardaient à se réaliser. Aussi, avait-il reçu un ultimatum : tous les ouvrages de propagande, tous les symboles associés au nazisme et toutes les autres traces de l'idéologie de son Führer devaient disparaître de l'école d'ici la prochaine rentrée. Le directeur avait protesté : l'école ne doit-elle pas témoigner des différentes réalités ayant émaillé un peuple? Bien sûr, l'idéal nazi comportait ses errances, mais n'y avait-il pas quelque chose de grand dans la quête d'une Europe unifiée? L'école ne pouvait-elle pas développer un discours plus nuancé sur les dernières années, afin que les aspects positifs de la perspective allemande puissent survivre? Fin de non-recevoir, de rétorquer sans un mot le visage fermé du dogue français, l'école serait inspectée en août et tout écart de conduite eu égard à la directive précitée mènerait à procès et, assurément, condamnation. Tel était le lot du perdant. *Der Schulleiter* acquiesça et promit que le travail demandé serait fait diligemment selon les délais prescrits.

Le plancher grinçait sous le martèlement rageur et persistant des pas de Klaus Eberhard. La dénazification ne pourrait qu'échouer, se disait-il en arpantant les corridors de son école. Une telle entreprise suppose une organisation sans faille, une cohérence dans l'action, une position idéologique univoque et, surtout, une vision du monde portée par un chef incontesté. Or, la coalition des « quatre puissances alliées » qui administrent l'après-guerre allemand regroupe des intérêts fondamentalement incompatibles : les Américains et les Soviétiques ne pourront jamais s'entendre sur un cadre politique ou économique, les

uns représentant l'antithèse des autres, alors que les Britanniques, autrefois porteurs d'un empire et d'un pouvoir à l'échelle mondiale, ne font plus le poids, trop conscients du fait que, sans l'intervention alliée, ils auraient coulé à pic sous les bottes du Reich; de toute manière, les Anglais ne sont pas de véritables Européens; bientôt, ils se désintéresseront de l'Allemagne pour s'occuper de leur petit royaume et de sa petite couronne. Quant aux Français, on ne saurait concevoir de peuple plus insignifiant : la France n'est pas un pays, elle n'est que l'amalgame de millions de Français qui s'entredéchirent pour des peccadilles et qui ne souhaitent de l'Allemagne que le charbon qui lui permettra de faire cuire ses foutus cassoulets.

Il y avait donc, toujours, de l'espoir, de conclure Eberhard. D'une manière ou d'une autre, le peuple allemand allait redevenir le maître de l'Europe qu'il devait être. Partout il y avait des gens qui pensaient comme lui, plusieurs à des positions stratégiques, juges, fonctionnaires, cadres d'entreprises, universitaires, beaucoup trop pour qu'ils soient tous remplacés. L'idéal nazi allait donc survivre à la répression de son envahisseur. Bien sûr, il sera silencieux, il se privera de la lumière, mais il persistera, indéfectible, inviolable, entier, fier et il alimentera la reconstruction de son pays. Et un jour, quand il en aura assez de faire semblant, le peuple allemand se relèvera; il revendiquera sa dominance et écrasera ceux qui croyaient pouvoir lui imposer son joug.

Le directeur d'école sourit. La journée s'achevait et bientôt, il pourrait rentrer chez lui.